

du bonheur, mais aussi elle me procurait les plaisirs raisonnables qui épurent les sentimens d'une jeune personne et lui découvrent que les jeux et les ris ne sont pas incompatibles avec la vertu.

L'objet de mes parens, en accueillant chez eux ce que Québec offrait de plus distingué, était de me procurer un parti avantageux et un avenir selon leur cœur, ils ne tenaient point tant à l'argent. Une conduite honnête, de l'assiduité au travail, une éducation soignée, étaient ce qu'ils désiraient le plus dans celui qui deviendrait leur gendre.

Parmi ceux qui nous visitaient habituellement se trouvait un jeune avocat qui brillait au barreau, il devint l'associé de mon père et encouragé par ses bons procédés et l'amour qu'il avait conçu pour ma personne, qui se fortifiait de jour en jour, il me demanda en mariage, j'acceptai et nos noces devaient se célébrer trois mois après, du consentement de mon père, heureux de cette alliance. Un soir que nous étions à un bal donné au château, j'y parus avec beaucoup d'éclat. Chacun portait sur moi des regards d'admiration et me témoignait des égards auxquels une jeune fille de seize ans, timide et peu habituée à la flatterie n'avait pas droit de s'attendre. Un militaire me fut présenté. Il était grand et bien fait, son sourire était agréable et son langage poli et séduisant. Je dansai plusieurs fois avec lui et devins coquette sans m'en apercevoir. Il me prodigua des louanges capables de flatter ma vanité et mon amour-propre. Il me parla de la richesse de sa famille, de la gloire qu'il y avait d'être dans l'armée et finit par me dire qu'il m'aimait. Je reconnus alors mon erreur, et lui, il renouvela ses instances de la manière la plus passionnée et la plus persuasive. Ses visites répétées à la maison n'alarmèrent point mes parens ni mon fiancé. Ils comptaient sur mes dispositions et le devoir sacré que je devais remplir. Hélas ! je les trompai et la veille du jour où je devais être unie à celui qui avait le plus de droit à ma fidélité, j'épousai secrètement M. Elliston et nous partîmes pour New-York d'où nous fîmes voile pour l'Angleterre.

Jugez de la consternation de mon père et de tous ceux qui me portaient intérêt.

Nous rejoignîmes le régiment de mon mari en garnison à Londres. Nous y fîmes reçus, avec empressement, par ses amis, et je me crus heureuse pour un moment. Mais cette illusion s'évanouit bientôt. Mon beau-père, sur qui venait d'être conféré un titre de noblesse, enflé d'orgueil, et jugeant que son fils s'était mésallié, lui refusa sa porte et nous avertit de ne jamais paraître devant lui.

Dans notre adversité, j'écrivis à mon père pour lui demander pardon et l'informer de nos circonstances fâcheuses, car la paye d'un enseigne n'était pas forte, pour nous faire vivre. Pour toute réponse, il m'envoya sa malédiction et la nouvelle de la mort de ma mère. Oh ! je pleurai, mais il était trop tard. Mon mari, se trouvant dans le dénû-

ment, vendit sa commission ; il plaça dans le commerce l'argent qu'il en avait retiré, croyant faire quelque spéculation avantageuse. Ses affaires lui réussirent mal et, dans un moment de désespoir, il se suicida. Concevez vous-même quelle fut ma situation. Je restai seule avec ma fille en bas âge, sans moyens et dans la plus grande affliction. Depuis ce temps, le malheur s'est toujours appesanti sur ma tête et nous avons vécu du travail de nos mains. Si je désire retourner en Canada, c'est pour me jeter aux genoux de mon père et les mouiller de mes larmes. En voyant ma fille, il se rappellera peut-être le temps de mon innocence et voudra-t-il, encore une fois, me presser dans ses bras pour l'amour d'elle..... Puis-je l'espérer ?

— Et quel est le nom de votre père, madame, — demanda le capitaine, d'un ton affecté.

— De la Roche.

— M. de la Roche, avocat à Québec ?

— Hélas ! oui.

— Quoi ?... vous êtes sa fille, dit le marin étonné. Votre généreux père m'a rendu un grand service quand j'étais sur le point d'être ruiné. Il m'a gagné un procès important que tout le monde croyait que j'allais perdre. Il n'était point mon avocat, mais il m'a aidé dans cette affaire par ses conseils et son influence. A moi seul d'être reconnaissant. Vous ne me devez rien, je vous recevrai à mon bord sans qu'il vous en coûte un denier, et la Sirène n'en vogueira que mieux.

Madame Elliston inclina la tête sans pouvoir répondre, et le marin, lui promettant de l'avertir du jour de son départ, prit congé d'elle et de sa sœur.

III.

Dans les trois premiers jours qui suivirent la déclaration que Mme Elliston avait faite, au capitaine, de sa vie et des circonstances particulières qui s'y attachaient, elle trouva plus calme et plus composée. Un rayon d'espérance lui avait souri. La joie de revoir le lieu de sa naissance et d'y présenter sa fille ornée de toutes les vertus semblait avoir amélioré l'état de sa santé ; mais ce n'était que l'excitation du moment ; tout de convenances déchirants, joints à de nouvelles combinaisons, avaient ébranlé tout son être déjà affaibli par une longue suite de chagrins, et le quatrième, elle s'aperçut que sa dernière heure approchait.

Elle appela sa fille.

— Louise, lui dit-elle avec peine, ouvrez cette petite boîte couverte en maroquin. Vous y trouverez deux portraits : l'un est celui de mon père, qu'il m'a présenté, le jour de ma première communion, et l'autre est celui de M. Lambergier à qui j'avais donné ma foi. Grand Dieu, que dis-je ! conservez-les précieusement, ils pourront peut-être vous servir. Louise... Louise... je sens que je vais mourir. Recevez ma bénédiction, soyez honnête et priez pour mon salut.

La jeune fille fixa sa mère en tremblant.

Elle ne savait que croire, que comprendre.

Le rôle de la mort l'avait déjà surprise.

Les cheveux épars et poussant des cris lamentables, entrecoupés de sanglots, elle courut avertir l'hôtesse ; quand elle revint, Mme Elliston n'existait déjà plus.

IV.

Fidèle à sa promesse, le capitaine se rendit à l'hôtel pour informer Mme Elliston qu'il s'était appareillé pour le lendemain. En y entrant, on lui dit qu'elle était morte.

— Morte, dit-il avec surprise.

— Oui, morte.

— Et sa fille ?

— Inconsolable.

Il se fit introduire dans l'appartement où était déposé le cadavre. Il y vit Louise, agenouillée au pied du lit de sa mère, les mains jointes, les yeux attachés sur un petit crucifix suspendu à la cloison. Elle était silencieuse ; sa pensée s'élevait jusqu'au ciel et son ame s'entretenait avec Dieu. C'était la prière d'une jeune fille encore dans toute son innocence, dans cet âge tendre et délicat où les impressions vives que l'on reçoit ne s'effacent jamais et influent souvent sur le reste de la vie. C'était la dévotion d'une pauvre orpheline, abandonnée comme la feuille détachée de l'arbre que le vent emporte à son gré.

Elle demandait à l'Être Suprême d'oublier les péchés de sa mère, de la conserver pure et de lui donner du pain.

Quelle est belle, qu'elle est harmonieuse la prière de la pieuse vierge, quand elle part du profond de son cœur. Les anges y mêlent leur douce symphonie, le ciel l'écoute et Dieu l'exauce.

Louise tourna involontairement la tête.

Le capitaine saisit ce moment pour lui témoigner la part qu'il prenait à sa douleur, et lui dit, tandis qu'une grosse larme mouillait sa joue :

— Vous n'êtes pas seule, mon enfant, sur cette terre d'affliction, je veux devenir votre père. Et il la serra contre sa poitrine comme si elle eût été sa fille.

Louise demeura interdite. Elle ne pouvait articuler une seule parole, tant elle était dans l'accablement.

Il la mit sous les soins de l'hôtesse et donna des ordres pour la sépulture de sa mère.

V.

C'était le dix mai, — un brillant soleil commençait à parcourir le cercle de l'horizon, il pénétrait à travers l'épaisse foule de mats qui bordait les quais de Liverpool. Une brise amie sifflait dans les cordages, les matelots faisaient entendre leur joyeux refrain et la Sirène avait déjà levé l'ancre. Pauvre Louise ! Elle faisait ses adieux à sa terre natale. Elle laissait derrière elle les cendres de son père et de sa mère, qu'elle ne pouvait honorer désormais que dans son souvenir et fuyait des lieux chers pour venir demander l'hospitalité à un sol étranger. Le capitaine veillait sur elle, il était un de ces hommes vulgaires qui par leur rudesse